

lité entre l'homme à peau blanche et l'homme à peau de cuivre ou d'ébène. Les Américains font tout ce qu'ils peuvent pour donner raison à l'odieux paradoxe que chez eux il vaut mieux naître noir esclave que noir libre. Ils admettent leurs esclaves dont ils ont faits des domestiques à des privilèges interdits aux noirs libres. Dans les tables publiques, le blanc le plus ombrageux ne s'offense pas de se trouver à côté d'une négresse portant un enfant blanc dans ses bras, et le même blanc ferait chasser à coups de fouet le nègre libre assez hardi pour oser s'asseoir près de lui. Quels préjugés ! Mais les Américains sont conséquents avec leurs préjugés, et, en général, ils traitent leurs esclaves avec quelque douceur. Certes, les Etats de l'Union ne sont pas plus que nos colonies françaises à l'abri de ces hommes qui se déshonorent par des cruautés de tigre, mais en Amérique on calcule trop bien, on sait trop le prix d'un nègre, pour le battre outre mesure : la cupidité l'emporte sur la colère, et un propriétaire soigne ses esclaves comme un éleveur soigne ses chevaux. Un esclave est bien habillé, bien nourri, bien traité ; il fait partie du capital du maître ; s'il meurt, il emporte avec lui une partie de ce capital. L'humanité n'a rien à voir dans ces ménagemens qu'on a pour lui : il jouit des avantages dont jouirait un chien, un oiseau achetés au poids de l'or : on tient à le conserver.

Les Américains sont les premiers spéculateurs du monde. Ils ont inventé, à propos des esclaves, un genre de spéculation qui fait honneur à leur cœur : ils ne se contentent pas d'acheter des noirs le meilleur marché possible, de les revendre le plus cher qu'ils peuvent ; ils s'en vont par tous pays, cherchant, flairant, achetant les esclaves intelligents, et qui annoncent quelque vocation pour une profession quelconque. Quand ils ont fait de ces hommes et de ces femmes soit d'habiles cochers, soit de savans cordons bleus, ils leur rendent une demi-liberté, ils les lâchent dans la ville, mais à la fin du mois chacun d'eux doit rapporter à la caisse du maître, celui-ci dix piastres, celui-là douze piastres. C'est un placement qui rapporte presque toujours 15 ou 20 0/0. Dans presque toutes les villes de l'Union, les nègres ont des clubs, des bourses communes, des caisses de secours pour ceux d'entre eux qui sont malades ou sans place. Dans ces clubs noirs, établis à l'instar des clubs blancs, on est admis après balottage, on joue, on fume, on cause ; il y a un président, un vice-président, enfin la parodie est complète. Seulement, comme de juste, les candidats ne sont pas *blackbolls*, mais *whitebolls*. Ces clubs nuisent beaucoup à la régularité du service parmi les domestiques de couleur. On ne peut envoyer un nègre porter une lettre sans qu'il ne cède à la tentation de s'arrêter quelques instans au club, et cette faute lui semble si naturelle, si légitime qu'il ne prend pas même la peine de s'en excuser. Quand, aux reproches de son maître il a répondu : *j'étais au club*, il croit tout fini, tout expliqué. Les domestiques, quelle que soit la couleur de leur peau, qu'ils habitent Paris ou New-York, ont des ressemblances instinctives. Ce que le nègre répond en Amérique, le domestique d'un de nos amis le répondait naguère à son maître. Adolphe de P... appelait depuis près d'un quart-d'heure son domestique Joseph à grands coups de sonnette, et Joseph ne venait pas ; enfin Joseph paraît.

— D'où venez-vous donc ? lui dit M. de P... avec impatience.

— Moi, monsieur ? je viens de la Bourse, où j'avais à parler à mon agent de change.

La réponse du blanc ne vaut-elle pas la réponse du noir ?

Le club noir de Baltimore s'appelle *Good-Will* (*Bon-Vouloir*). Il est des plus confortables et compte plus de deux cents mem-

bres. Les appartemens sont tendus en damas rouges, et tous les domestiques sont blancs et Irlandais, innocente et enfantine représentation à laquelle de malheureux Irlandais peuvent seuls se prêter pour quelque argent. Ces clubs pourraient susciter de graves difficultés au pays. Si jamais une insurrection noire vient à menacer les blancs d'Amérique, elle partira d'un de ces clubs ; ce sont des foyers de révolte tout trouvés et tout meublés ; à défaut de conspirations ayant pour but de conquérir leur liberté, ces clubs ne sont-ils pas des repaires dangereux où s'aiguisent les haines des esclaves contre les maîtres, et où se préparent dans l'ombre plus d'un crime et plus d'une vengeance ?

Le défaut d'ordre et l'absence de police sont insupportables à un Européen habitué à être ou à se croire toujours protégé par un pouvoir occulte et vigilant. En Amérique, chacun est obligé de se protéger tout seul. En voyageant, à table, au théâtre *chacun pour soi*, telle est la devise du peuple américain. On aurait tort de prendre cette habitude pour de l'égoïsme ; c'est du sans-gêne républicain, et pas autre chose. Au bout de quelques temps, on finit soi-même par s'y habituer et par faire comme tout le monde. Peu à peu on dépoille ces petites susceptibilités qui règnent si despotiquement en Europe ; on ne se fâche plus contre les gens qui vous bousculent, mangent votre dîner ou qui vous marchent sur les pieds. Ces faux points d'honneur ne sont pas de mise en Amérique, où l'on ne se bat pas pour un geste, pour un regard mal interprétés, mais où règne cependant un mépris de la vie dont rien ne peut donner une juste idée. Les chemins de fer qui sillonnent le pays sont juste assez solides pour que les chances d'arriver ou de ne pas arriver soient égales ; et puis, avec quelle audace ils pénètrent au sein des villes, dans les rues les plus fréquentées, s'arrêtant à chaque porte pour prendre des voyageurs ! Pas de barrières, pas une pour protéger la vie des passans ! Sur les grandes routes, c'est un pêle-mêle de voitures, de piétons, d'animaux et de wagons qui voyagent de conserve. De temps en temps on lit sur un poteau ces quatre mots, espèce de circulaire à l'usage de tous les voyageurs et de tous les chemins de fer : *Look out for locomotive* (Prenez-garde à la locomotive). Toutes les précautions se réduisent à ces quatre mots, et, sauf quelque bœuf stupide ou quelque cheval imprudent qui se font écraser, les accidens sont rares. Et cependant quels immenses réseaux de chemins de fer ! On voyage des jours, des nuits, des semaines ; on fait des centaines, des milliers de lieues, toujours emporté par la vapeur. Souvent on rencontre sur son chemin un de ces fleuves, un de ces lacs, océans en miniature, qui défient toute espèce de pont ; alors on quitte le chemin de fer pour le steamer, la terre pour l'eau, puis on revient encore au chemin de fer, et de wagons en steamers, de steamers en wagons, on finit par avoir franchi des distances fabuleuses.

Toutefois des chemins de fer américains, il n'y a pas grand bien à dire ; mais où le peuple américain est grand et prodigieux, c'est sur ses rivières, c'est sur ses bateaux à vapeur. Ne cherchez pas à compter ces navires qui partent, qui arrivent, qui vont et qui viennent : ils sont innombrables, magnifiques. Au premier signal d'une guerre, ils peuvent s'élancer sur l'océan, porter des soldats au lieu de passagers et des canons au lieu de fret. La force maritime de l'Amérique est autant et plus peut-être dans sa marine marchande que dans sa marine militaire. L'Angleterre n'a rien de semblable à montrer à ses amis ni à ses ennemis. Mais tout excellens, tout bien commandés qu'ils sont, ces bâtimens à vapeur présentent des dangers qui tiennent à l'audace et à l'insouciance des indigènes : peu de jours se passent sans être